vie dans l'histoire des temps morts—quoiqu'il soit l'ancêtre de l'hystérisme historique et littéraire d'aujourd'hui !

* *

Au 24 février 1848, M. Louis Blanc s'imposa par sa célébrité. J'étais alors au collège. Nous allions écouter les discours en plein air des membres du Gouvernement provisoire. Le tout petit Louis Blanc nous plaisait surtout—comme un petit clown de cirque amuse davantage les enfants qui font partie du public !

Ce fut alors que Louis Blanc déposa dans l'ancienne Chambre des pairs, les théories dangereuses que la Commune devait plus tard mettre en pratique—mines qui firent un long feu souterrain de vingt-trois années et allumèrent l'incendie de Paris.

M. Joffrin, le fameux conseiller municipal, en frac ou pas en frac, a eu raison de protester au nom de la Commune, contre l'apothéose de Louis Blanc, votée par le conseil municipal de Paris. Louis Blanc est deux fois coupable aux yeux des ultra-révolutionnaires clairvoyants et non des poètes aveugles comme M. Clovis Hugues.

Louis Blanc n'a pas voulu reconnaître sa fille naturelle ! la Commune du 18 mars !

Louis Blanc—je l'ai vu de mes yeux—n'a pas salué, quand devant lui passait dans les avenues de Versailles, la Commune, vaincue, couverte de poussière et de sueur, et nu-tête comme une femme qu'on mène à l'échafaud.

* *

Nous sommes encore cinq ou six prêts à le raconter qui avons vu, le matin, à Versailles, Louis Blanc, se promener sur un des côtés d'une avenue. Il avait déjà ce maigre paletot, couleur noisette, qu'il portait encore chez lui, l'an dernier. Très propre, ganté, mais d'apparence étriquée, ce vieillard avait l'air d'un enfant, grandi dans ses vêtements.

Il avait déjà ce visage étrange de prêtre, qu'il a conservé, même sur son lit de mort. Un personnage officiel de Cannes, le voyant là, les mains croisées sur la poitrine, les décroisa—comme effrayé sans doute par cette image de mort, presque sacerdotale !

Vu du haut des tribunes du public de la Chambre des députés, Louis Blanc rappelait le Lamennais des derniers jours.

Ses collègues de la gauche passaient à côté de lui, en saluant profondément, sans lui parler et sans lui serrer la main. On eût dit qu'il passait auprès d'un mort !

Tout exil est bien loin. Louis Blanc semblait revenir d'une époque depuis longtemps passée. C'était un ancêtre mort—quelque cadavre vénéré pas encore enterré !

On a enfin enterré ce gêneur.

* *

La Révolution actuelle le trouvait trop doux—comme atteint d'un diabète révolutionnaire. En effet, la vie anglaise avait donné un sens calme à Louis Blanc. Il était désillusionné. C'est vrai que ce lâcheur était lâché. Il dédaignait la génération actuelle qui ne le comprenait plus et qu'il ne comprenait pas davantage.

Louis Blanc n'en était pas moins le plus grand révolutionnaire vivant. Comme cela mesure l'exiguïté des autres !

Hier, a disparu avec lui une des grandes ruines de la Révolution classique—au moment où vont disparaître les ruines de la royauté que nous aimons : les Tuileries !

C'était un lettré, un poli, presque un austère, un déclassé. Il avait des goûts supérieurs. Il n'était plus de notre temps de décadence révolutionnaire.

Il n'a pas redouté la mort, le néant. Il ne s'est pas regretté. La masse de ceux qui ont suivi ses funérailles ne le regrettaient pas davantage. La Révolution exploitait le cadavre de celui qui avait été son éloquent exploitateur.

La Révolution et le révolutionnaire se réconciliaient sur la tombe. A défaut des chants funèbres de l'Eglise, on aurait pu chanter un hymne de joie, quelque chant immense d'une noce énorme !

* *

Bien autres ont été les funérailles de Lachaud.

Louis Blanc a vécu par le cerveau. Lachaud a vécu par le cœur. Aussi Louis Blanc a-t-il eu une vie plus longue que Lachaud ! Lachaud a aimé bien de ceux qui suivaient son cercueil—et encore un plus grand nombre l'ont aimé.

Je ne redirai rien de ce que j'ai jadis écrit. Mon collaborateur Albert Bataille a fait déjà une très belle étude du grand avocat qu'il voyait de si près. Je veux seulement ajouter quelques documents de vie intime.

Nous demeurions presque porte à porte. Combien de fois l'ai-je rencontré, le matin, le soir ! Il se promenait parfois sur le quai Malaquais, en me prenant le bras. Souvent, pendant la nuit, nous avons fait ensemble les cent pas devant sa porte.

Dans son cabinet où je le vis si souvent, Lachaud s'appartenait moins. D'ailleurs, il aimait à marcher, en parlant. Même à la barre de la cour d'assises, il marchait...

Je n'avais jamais osé lui parler de Mme Lafarge. Je savais qu'il n'aimait pas qu'une vaine curiosité réveillât ce souvenir, sacré pour lui. Cependant un soir, à un dîner chez le docteur Debeauvais, médecin en chef de Mazas, où assistaient plusieurs magistrats très connus, une dame—les femmes sont terribles—questionna Lachaud sur Mme Lafarge. Il répondit avec une émotion qui m'intéressa vivement.

Bientôt je pris l'occasion de ce fait, pour lui parler, à mon tour, de Mme Lafarge. Il fit : " Eh bien oui, parlons-en ! Vous allez me demander si elle était coupable !... Coupable ! elle ! ah ! si vous l'aviez connue, vous ne me demanderiez pas cela ! Elle, coupable, Marie Capelle (Lachaud ne disait jamais : Mme Lafarge), cette femme merveilleuse, qui m'a deviné alors que je me cherchais encore ! Ce cœur prodigieux qui après sa condamnation me disait : " Mon ami, je suis bien heureuse que mon malheur serve à votre fortune... " Coupable, elle ! infortunée ! oui ! écrasée par une fatalité plus cruelle qu'aucune des sombres fatalités du théâtre tragique d'autrefois ! oui... "

Je me taisais. Je ne pouvais vraiment lui dire : " Moi, je la crois coupable. Jamais l'incomparable talent de Lachaud n'aurait laissé condamner une innocente ! "

* *

Lachaud aimait à parler de sa prime-jeunesse si pauvre. Il voyait dans le contraste du passé avec le présent, un motif d'aimer cette société française—alors que M. Louis Blanc y trouvait une cause de haine !

Mme Lafarge avait fait naître dans le cœur de Lachaud le sentiment le plus violent de l'homme intelligent : le sentiment de la gloire. En effet le jeune avocat avait atteint tout à coup par Mme Lafarge une célébrité telle, qu'elle approchait de la gloire !

M. Paul de Cassagnac, près de qui j'étais, aux funérailles de Lachaud, m'a raconté que dernièrement l'illustre orateur dînant chez lui, avait dit à sa jeune femme : " Les cœurs qui croient à l'innocence de Marie Capelle deviennent de plus en plus rares. Puisque vous êtes un de ceux-là, promettez-moi d'entretenir la tombe de Marie Capelle, quand je serai mort. Cette pensée me fera du bien... "

Je demande pardon au célèbre député de l'Appel au peuple de mon indiscretion. Cassagnac comprendra que je devais ce document à la mémoire de notre grand ami commun, qui appartient désormais à l'histoire.

* *

Quelques-uns croyaient que Lachaud était un sceptique—parce qu'il n'avait pas de haine violente. On pouvait dire de lui que la haine coulait entre ses doigts.

Il a été un ami fidèle, en dépit des luttes politiques. J'ai déjà dit qu'il avait un dîner mensuel avec M. Gambetta et d'autres anciens amis du Palais. Je puis ajouter aujourd'hui que Lachaud dînait aussi, à époques réglées, chez un ami commun, avec M. Grévy, ancien bâtonnier, devenu président de la Chambre. Il m'a raconté que le soir même de l'élection de M. Grévy comme président de la République, arrivait le dîner périodique.

M. Grévy arriva comme d'ordinaire avec Mme et Mlle Grévy.

Lachaud lui dit en riant : " Mais, mon cher président, je ne sais plus désormais comment vous appeler. Faut-il dire : *Sire* ?— " Ah oui ! le *pauvre sire*, fit également en riant, M. Grévy. "

Le surlendemain, j'écrivis le portrait de M. Grévy, qui avait été, comme bâtonnier, mon patron, pendant mon stage au barreau. Lachaud voulut bien m'aider dans les détails intimes de ce portrait. Tout ce qui est aimable pour M. Grévy est de Lachaud—tout ce qui est un peu amer est de moi !

Il a eu des convictions politiques auxquelles il a été plus fidèle que Louis Blanc. Il a été le courtisan de l'exil. Quelque temps avant la mort de l'empereur, il dînait dans le pays de Shakespeare, à *Camden-place*, avec le père, la mère, le fils... Il avait vu sur le front du père l'ombre de la mort que la mère et le fils ne voyaient pas. Alors il voulut éclairer ce trio tragique avec des sourires. Un des convives m'a raconté que jamais ce merveilleux causeur ne fut aussi brillant. C'est peut-être Lachaud qui a excité le dernier sourire de Napoléon III.

Plus tard... le prince impérial venait de mourir. Je voulais faire aussitôt le portrait du prince. Je ne l'avais vu depuis l'exil, que pendant dix minutes, dans une gare de chemin de fer, en Angleterre, et sans lui être présenté. Je songai aussitôt à Lachaud. J'allai chez lui. Il était écrasé. Il ne pouvait rien me dire. Il pleurait. Ce fut lui qui m'engagea à aller voir le général Fleury. Le grand écuyer et ses fils, compagnons du prince, pleuraient aussi—mais ils purent longuement me parler du pauvre Marcellus.

Lachaud est mort dans toute la jeunesse de son cœur. Son esprit seul était mûri. Comme le docteur Faust, il y avait en lui, tour à tour, un vieux et un jeune.

Il est mort, laissant à son fils un nom bien lourd à porter, si le beau talent de Georges Lachaud, oratoire et littéraire, n'avait pas les plus robustes épaules.

Encore une grande voix qui se tait ! Les silences de ceux que nous aimons vont devenir plus effrayants que les bruits des révolutionnaires !

* *

Tous deux, Lachaud et Louis Blanc, savent aujourd'hui si la tombe ouvre sur le Néant ou sur l'Infini. Quel est celui qui aura la déception dont parle Renan ?

Quant à moi, je crois que Lachaud a vu enfin le Dieu dont il a si éloquemment parlé.

Vaincu, Lachaud est entré dans la tombe—croyant au succès final de notre grande cause sociale. Vainqueur, Louis Blanc est entré dans la tombe, ne croyant plus à l'avenir de la Révolution !

Après tant de différences que j'ai trouvées entre ces deux tombes, j'estime que je viens d'indiquer la différence plus grande et la plus consolante !

IGNOTUS.

NOTES COMMERCIALES

(Du *Moniteur du Commerce*)

On fabrique à Cannonsburg, Pennsylvania, des barillets, pour clous, en tôle.

On a commencé la fabrication des cartouches dans les établissements du gouvernement, à Québec.

En général, la récolte du blé en 1882 a été l'une des meilleures que l'on ait vue depuis plusieurs années.

Un savant de Nuremberg, prétend qu'on obtient un ciment supérieur en faisant une pâte d'amidon, de glycérine et de gypse.

Deux commerçants de bois se proposent de construire dans les Adirondack, un chemin de fer, coûtant \$400,000.

L'assistant receveur de Toronto a reçu \$8,000 en monnaie de cuivre. Ces pièces seront immédiatement mises en circulation.

Winnipeg consomme, par semaine, environ 35 tonnes de beurre de l'Ontario, qui coûte environ 22 cents rendu à Winnipeg et qui se vend de 27 à 35 cents la livre, suivant la qualité.

C'est en juillet 1882 que la plus grande production quotidienne de pétrole a été atteinte. 105,000 barils ont été produits en un jour ; actuellement la quantité recueillie quotidiennement est de 2,000 barils.

M. J. B. Doherty, d'Ottawa, fabriquant en ce moment des maisons portatives, en bois, et qui a le contrat pour la fourniture de celles achetées par le gouvernement, pour Régina, est en ce moment à Winnipeg. Ce monsieur a l'intention de fonder une manufacture de ces maisons dans le Nord-Ouest, et cherche la ville qui lui offrira le plus d'avantages.

Les Américains, décidément, sont en tout gens de progrès. Une jeune femme vient d'être admise, pour la première fois, comme ouvrière dans les ateliers de la fabrique de montres d'Elgin, Illinois. Au lieu de se mettre en grève ou tout au moins de protester, les ouvriers souhaitèrent la bienvenue à la nouvelle arrivée, lui présentèrent des adresses et lui firent hommage d'un très joli nécessaire de toilette. De tels faits se passent de commentaires.

Une communication téléphonique a été établie entre Portland, Maine, et Providence, Rhode Island, soit une distance de 160 milles. L'échange de conversation fut très aisée et les paroles des plus distinctes. Cette expérience a été faite il y a déjà quelque temps, au début de l'emploi du téléphone, entre Montréal et Québec, autant que nous pouvons nous en rappeler elle a partiellement réussie. Elle pourrait être faite de nouveau avec les derniers appareils perfectionnés, dans le but d'établir une communication régulière entre les deux villes.

Le *Roast beef* de la vieille Angleterre est menacé dans son existence. L'Amérique exporte 12,000 animaux vivants par an et 2000 quartiers de bœuf par semaine de Chicago. Une maison de New-York envoie à elle seule 1000 carcasses par semaine. Le Canada avec ses exportations d'animaux vivants tient une bonne place dans ce commerce ; il dépend entièrement de nos cultivateurs et de nos éleveurs de voir ce commerce développer et prendre d'immenses proportions.